Wall street CIA et trafic de drogue

Entretien avec Michael C. Ruppert

Par Guerilla News Network „2000
Extrait de la page Internet :
www.guerillanews.com/crack/m_ruppert.html

Un ancien policier de Los Angeles Mike Ruppert dénonce le rôle joué par Wall Street dans le blanchiment de l'argent de la drogue pour des entreprises de la CIA et prévient que la Colombie sera le centre du prochain conflit régional.

Pouvez-vous vous présenter en quelques mots ?

Je m'appelle Mike Ruppert et je publie le bulletin d'informations *From the Wilderness*. Je suis un ancien agent des stups de Los Angeles et, de façon générale, un fauteur de troubles qui se bat contre la corruption et les trafics d' influences dans le monde entier.

Lorsque vous avez créé ce bulletin d'informations, à quelle demande répondiez-vous et quelles étaient vos intentions ?

Et bien, en mars 1998, environ quatre mois après ma confrontation télévisée retransmise dans le monde entier avec le directeur de la CIA John Deutch à Locke High School – il était venu à Los Angeles pour parler des allégations selon lesquelles la CIA trempait dans des trafics de drogue. Je me suis levé à CNN et ABC Nightline et j'ai déclaré : « Je suis un ancien agent des stups. J'ai travaillé à South Central et je peux vous dire, Monsieur le Directeur, que la CIA trempe dans des trafics de drogue dans ce pays depuis longtemps. » Et là, la salle a explosé et à ce moment-là, j'ai vu le manque flagrant d'informations du milieu politique sur le nombre de preuves réelles des activités criminelles de la CIA, en particulier le trafic de drogue. J'ai ajouté : « Attendez une minute ; je peux vous montrer une petite circulaire d'informations et vous dire que si vous lisez ce document, vous aurez la preuve de ce que j'avance.» Parce que de nombreuses personnes repartirent avec la vague impression que la CIA regorgeait de «méchants» qui avaient mal agi et qu'elles ignoraient combien il y avait de preuves concrètes. Alors, voilà ce que fut ma mission : apporter les preuves concrètes et irréfutables de ce qui se passe.

Parlons de votre expérience sur le terrain et de ce à quoi vous avez été confronté en tant que citoyen essayant de mettre de l'ordre dans les rues – ce doit être une véritable jungle !

Cela fait longtemps que je ne suis plus policier maintenant. J'ai obtenu mon diplôme de l'Ecole de Police de Los Angeles lors de la promotion de novembre 1973 et battu le pavé des rues de South Central à Los Angeles dès janvier 1974. C'était un monde bien différent à l'époque ; il n'y avait pas de cocaïne, nous avions des six-coups et des matraques mais personne ne se baladait avec une radio. Mais le monde a énormément changé. Je me suis rapidement spécialisé dans les stupéfiants et l'héroïne était la drogue prédominante dans les rues de mon secteur ; à cette époque, c'était de l'héroïne mexicaine brune.

Et ce qui m'arriva, c'est que je fis la rencontre d'une femme, dont je tombai amoureux, qui était agent contractuel de la CIA, un agent de carrière. Or, je viens d'une famille proche de la CIA et ils ont essayé de me recruter, alors cela ne m'a pas étonné, mais j'ai commencé à voir qu'elle protégeait des cargaisons de drogue et que la CIA était activement impliquée dans le trafic de drogue. C'est ce qu'elle a fait à Hawaï, au Mexique, au Texas et à la Nouvelle-Orléans et je ne cessais de répéter que j'étais un agent des stups et que je n'allais pas fermer les yeux sur des cargaisons de drogue. C'est, au fond, ce qui m'a entraîné dans le cours irréversible des évènements qui ont déterminé le reste de ma vie. C'était en 1977.

On imagine qu'un agent de la CIA pense à protéger le pays, ou du moins, on imagine le milieu des services secrets comme quelque chose qui protège la sécurité nationale. Qu'est-ce qui, selon vous, les pousse à vouloir concilier dans le pays les cargaisons de drogue avec cette activité ?

Et bien, ils n'ont même pas besoin de le concilier. C'est ce que j'ai mis si longtemps à comprendre. Mais ce que nous enseignons aujourd'hui avec *From The Wilderness*, c'est que cela ne se limitait pas au fait que la CIA trempait dans des trafics de drogue pour financer des opérations secrètes. C'est que l'argent de la drogue fait partie intégrante de l'économie américaine. Il en a toujours été ainsi, tout comme avec les Britanniques, dans les années 1600, lorsqu'ils introduisirent l'opium en Chine pour financer le commerce triangulaire avec la Compagnie Britannique des Indes Orientales.

L'important n'est pas que la CIA ait fait le commerce de la drogue pendant l'ère des Contras pour financer l'opération secrète dans

laquelle le Congrès refusait de s'engager. La CIA trempe dans le trafic de drogue depuis ses 50 années d'existence – et même dans les 50 années qui ont précédé, avant qu'elle ne devienne la CIA. Et l'intérêt est que, avec 250 milliards de dollars par an dans des mouvements illégaux d'argent sale, blanchi dans l'économie américaine, cet argent profite à Wall Street. C'est là tout l'intérêt du trafic de drogue prohibitif que la CIA gère avec efficacité dans l'intérêt de Wall Street. Juste avant la guerre des Contras, la consommation annuelle de cocaïne dans ce pays était d'environ 50 tonnes métriques par an ; disons en 1979. En 1985, elle était de 600 tonnes métriques par an. Nous consommons toujours 550 tonnes métriques de cocaïne par an dans ce pays, et l'argent que cela génère est utilisé… disons qu'un trafiquant de drogue colombien appelle General Motors et achète un millier de *Suburbans* – GM ne demande pas d'où ça vient. Philip Morris est actuellement poursuivi en justice par 28 départements colombiens (l'équivalent des états américains) pour avoir fait entrer en contrebande dans ce pays pour deux milliards de dollars de cigarettes Malboro et s'être fait payer avec l'argent de la cocaïne ! Cet argent a fait monter les actions Philip Morris à Wall Street ; même chose pour General Electric…cela est archivé au Ministère américain de la Justice.

Ainsi, l'objectif de l'implication de la CIA dans le trafic de drogue est de générer de l'argent liquide illégal, des fonds de roulement disponibles, ce qui donne à ceux qui peuvent y mettre la main dessus un avantage déloyal sur le marché.

C'est que l'argent de la drogue fait partie intégrante de l'économie américaine.

Alors quand vous entendez l'expression « Guerre contre la drogue »…

Et bien, ce n'est pas une guerre contre la drogue. C'est une guerre contre le peuple. Réfléchissez à ceci : Joseph McNamara, ancien chef de San Jose de l'Institut *Hoover* de l'Université de Stanford, a publié des chiffres vraiment parlants. En 1972, lorsque Richard Nixon lança la Guerre contre la Drogue, le budget annuel fédéral alloué à la mise en application de la loi s'élevait à 110 millions de dollars. Pour l'année fiscale 2000, soit 28 ans plus tard, le budget alloué s'élevait à 17 milliards de dollars par an, et pourtant, en 2000, il y a davantage de drogues dans ce pays, elles sont moins chères et plus puissantes qu'en 1972. Ceci pour vous dire qu'il se cache là-dessous quelque autre plan.

Pour en revenir à la Chine et à la Guerre de l'Opium, on la décrit aussi comme une guerre contre le peuple chinois, visant à les amener vers un état de passivité dans lequel ils ne pouvaient plus représenter une force réelle. Considérez-vous d'une certaine façon que les drogues servent à satisfaire un objectif raciste – les lois sur le crack concernant en particulier les populations noires des quartiers déshérités ?

Il y a différentes façons de voir les choses. Pour les Britanniques, l'introduction de l'opium en Chine était un moyen d'arriver à leur fin. La Chine avait une culture homogène. Lorsque les Britanniques sont arrivés, ils étaient ces barbares du Caucase. Les Chinois ne voulaient pas avoir affaire à eux ; ils ne voulaient pas céder leur thé, ils ne voulaient pas céder leur soie et les Britanniques ont dit « Nous ne pouvons pas tolérer cela ». Ils sont allés en Inde et ont fait pousser du pavot aux Indes orientales, sur les contreforts de l'Himalaya et l'ont fait entrer clandestinement en Chine. Et en un siècle, ils ont transformé la Chine qui, d'une culture homogène et unifiée, devint une société de chefs militaires se battant pour déterminer à qui allaient appartenir les régions où circulait la drogue.

Si vous examinez ce qui s'est passé à South Central, à Los Angeles, dans les années 1980, le modèle est exactement le même ; ça n'a pas changé. Quand je parle des stupéfiants, j'adopte plusieurs points de vue différents. Je ne suis pas seulement un ancien agent de la brigade des stups de Los Angeles ; je suis aussi un alcoolique repenti qui aide des gens à s'en sortir depuis 17 ans. J'ai été membre du conseil d'administration du Conseil National contre l'Alcoolisme. L'alcool est une drogue. J'ai écrit plus de 35 articles dans le journal américain *Journal of Drug and Alcohol Dependence* sur le traitement de la dépendance et la façon de s'en sortir. Le problème avec les drogues est le suivant : les gens vont devenir dépendants, quoi que l'on fasse, et un certain pourcentage de n'importe quelle population deviendra toujours dépendant.

Ce qu'a fait la CIA (et j'ai écrit un article particulier sur ce point ; il est sur mon site Internet), par l'intermédiaire d'institutions telles que la *Rand Corporation, l'Institut de Neuropsychiatrie de l'UCLA* et un certain nombre de projets universitaires qu'elle finance, c'est qu'elle s'est délibérément engagée dans des recherches pharmacologiques pour découvrir quelles étaient les drogues qui créaient le plus de dépendance. Par exemple, en 1978-1979, bien avant que l'épidémie de cocaïne ne frappe ici aux Etats-Unis, des scientifiques de l'Institut de Neuropsychiatrie de l'UCLA, parmi lesquels Louis Jolly West, qui entretenait un lien étroit avec le programme MK-ULTRA, effectuaient des recherches en Amérique du Sud, là où les Sud-Américains fumaient du basuco, qui a le même effet que le crack. La dépendance était si forte qu'on leur faisait subir des lobotomies et que les gens fumaient encore le basuco en Colombie ; ils le savaient parce que l'Institut de Neuropsychiatrie et la Rand Corporation avaient rapporté ces informations.

Donc, en 1980, la CIA savait exactement quels allaient être les effets du crack une fois qu'il sévirait dans les rues.

Qui profite le plus d'une population dépendante dans les quartiers déshérités ?

La question n'est pas simplement de savoir qui en profite le plus ; la question est de savoir comment de nombreuses personnes peuvent en tirer profit et



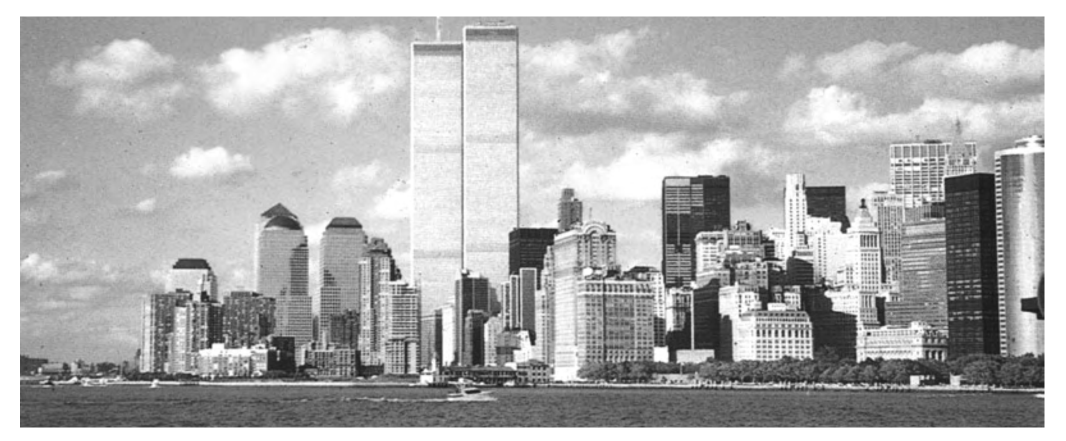


dans combien de domaines différents.
Dans mon bulletin d'information *From The Wilderness* de mai 1998, nous avons publié un article de Catherine Austin Fitts, ancienne secrétaire-adjointe à l'Urbanisme [et au Logement]. Elle a exhibé un plan en 1996, au mois d'août – mois où l'article de Gary Webb a paru dans le *San Jose Mercury News.* Ce plan montrait la répartition des saisies et des emprunts-logement des familles monoparentales – emprunts financés par le Ministère de l'Urbanisme et du Logement (HUD) – dans le quartier de South Central, à Los Angeles. Mais lorsque vous examiniez le plan de toutes ces saisies par l'HUD, elles se trouvaient en plein cœur du quartier où l'épidémie de crack avait sévi. Et ce qu'ont révélé les données de l'HUD c'est que, pendant les années 1980, des milliers de familles afro-américaines appartenant à la classe moyenne, touchant un salaire et ayant souscrit un emprunt-logement, avaient perdu leur maison. Pourquoi ? Il y avait des coups de feu tirés de voitures en marche, tout le quartier s'est détérioré, des drogués sont venus habiter la maison d'à côté, vos enfants se sont fait tirer dessus, ils sont allés en prison et vous avez été obligés de déménager. La maison sur laquelle vous deviez 100000 dollars n'a été évaluée qu'à 40000 dollars parce que personne n'en voulait et il vous a fallu fuir ; vous n'avez pas pu la vendre alors vous y avez mis une croix dessus. Et ce qu'ont montré les recherches de Catherine c'est que quelqu'un d'autre est arrivé et a acheté des milliers de maisons pour une bouchée de pain durant les années qui ont suivi l'épidémie de crack.
Donc le modèle économique est le même que celui qui a toujours existé pour l'élite dirigeante : utiliser l'argent des pauvres pour leur voler leur terre. On pousse les pauvres à acheter de la drogue, avec leur argent ; on prend leur argent pour faire entrer davantage de drogues, ce qui détruit la valeur de leurs biens et ensuite on les vole de nouveau. Et cela ne s'est pas seulement produit à Los Angeles ; cela s'est produit dans le quartier de Washington Heights à New York. En fait, cela a été prouvé par un formidable chercheur de l'Université du Michigan, le Professeur John Metzger, qui est l'un de mes abonnés ; il possède un doctorat en urbanisme. On en a débattu dans le rapport de la Commission Kerner en 1967 après les émeutes de Détroit, où le gouvernement américain décida que pas plus d'un quart de la population des quartiers déshérités des grandes villes ne devait être constitué par une minorité. Ils ont appelé cela la « déportation géographique », expression qui sonne comme un terme nazi à mes oreilles mais qui figure dans le rapport de la Commission Kerner.
Donc ce plan consiste littéralement à tuer, à piller… permettez moi de dire les choses très simplement… c'est « Tuez les Indiens, prenez leur terre, prenez leurs richesses ». Par conséquent, c'est un peu se moquer du monde ou se méprendre de croire que le crack ou la cocaïne n'était consommé que par les Afro-américains. Les Blancs consommaient presque autant de cocaïne que les Afro-américains, en terme de consommation totale. Les Blancs consommaient probablement plus de cocaïne que les Afro-américains mais ils consommaient de la poudre. Et nous avons assisté à une tentative délibérée des organisations de la CIA ou en lien avec la CIA cherchant à s'assurer que les grandes quantités de cocaïne, et la cocaïne de très bonne qualité, entraient au cœur des quartiers déshérités des villes comme Los Angeles. Elle était protégée. Et c'est ce que j'ai vu à la Police de Los Angeles. J'ai vu la coopération sur le terrain, l'interface entre les services de la police locale et la CIA.

Et l'intérêt est que, avec 250 milliards de dollars par an dans des mouvements illégaux d'argent sale, blanchi dans l'économie américaine, cet argent profite à Wall Street.

J'ai été recruté lorsque j'étais étudiant à l'UCLA. La CIA m'envoya à Washington et dit : « Mike, nous voulons que tu deviennes un agent spécial de la CIA. Tu as déjà intégré la Police de Los Angeles depuis trois ans, ta famille travaillait à la CIA, ta mère était à la NSA. Nous voulons que tu retournes dans la Police de Los Angeles, et être flic là-bas te servira juste de couverture. » Or, la CIA a fait certaines choses ; nous en avons des preuves à la Nouvelle-Orléans, à New York, dans les services de police de tout le pays. Et j'ai vu l'interface où la CIA traite en toute tranquillité avec les agences locales pour protéger leurs opérations de trafic de drogue. C'est l'une des raisons pour laquelle il faut qu'ils le fassent ; cela élimine la concurrence.

Maintenant, ces gens qui sont formés par la CIA et deviennent officiers de police ne sont-ils pas fondamentalement malhonnêtes ? Est-ce pour l'argent ou croient-ils réellement pouvoir apporter quelque chose ?
Et bien, nous parlions un peu plus tôt de Lenny Horowitz et de son formidable livre, *Emerging Viruses* [L'Emergence des virus]. Sur la couverture de ce livre figure une citation qui reste l'une de mes citations préférées ; elle est d'Alexander Solzhenitsyn. Et Solzhenitsyn



gent. J'étais à la Convention Shadow où j'ai interviewé un certain nombre de célébrités – Jesse Jackson, John Conyers, Maxine Waters, Arianna Huffington, Scott Harshbarger de Common Cause, beaucoup d'Américains très importants. Je leur ai parlé de la Cour d'appel de la neuvième circonscription qui a confirmé en juillet 2000 qu'il y avait des preuves que la CIA faisait venir de la drogue par un chef des Contras, Reynato Pena. Et c'était marrant, parce que j'ai récolté toutes ces réponses politiques.

Mais j'ai parlé à un type qui s'appelait Rex Nutting, responsable de l'émission Market Watch sur CBS – c'est le spécialiste du marché des valeurs sur CBS. Nous nous sommes assis dans la pièce – j'attendais qu'Huffington se libère – et j'ai parlé à ce type de Richard Grasso, le Président de la Bourse de New York, qui est allé le mois dernier en Colombie et a rendu une visite impromptue aux guérilleros de la FARC pour leur demander d'investir l'argent de la drogue à Wall Street. Et Rex Nutting a répondu : « Et bien, bien sûr ils vont toujours là où se trouve l'argent. C'est évident. »

L'argent de la drogue transite toujours par Wall Street. Wall Street sent l'odeur de l'argent et ne se préoccupe pas de savoir d'où il vient ; ils s'établissent sur l'argent de la drogue.

Et nous avons plaisanté sur le fait que le National Security Act, à l'origine de la création de la CIA en 1947, avait été rédigé par un type du nom de Clark Clifford, qui était juriste et banquier à Wall Street. C'est lui qui nous a amené BCCI. La rédaction des grandes lignes de la CIA, sa conception, a été confiée à Clark Clifford par John Foster Dulles et Allen Dulles – tous deux avocats associés au cabinet d'avocats de Wall Street de Sullivan et Cromwell. En 1969, après l'arrivée de Nixon, la COB (Commission des Opérations de Bourse) était présidée par William Casey – celui-là même qui fut directeur des services secrets généraux sous Ronald Reagan. Et l'actuel vice-président chargé de faire respecter la loi à la Bourse de New York, Dave Dougherty, est un avocat général de la CIA à la retraite. La CIA c'est Wall Street et vice-versa. Une fois que vous comprenez cela, et le fait que l'argent constitue leur objectif essentiel, tout le reste se met naturellement en place.

dit que les hommes, afin de faire le mal, doivent d'abord croire que ce qu'ils font est bien, sinon ils ne peuvent pas le faire.

Disons que tous ceux qui travaillent dans un service de la police locale et qui sont en lien avec la CIA ne sont pas des agents spéciaux. La CIA utilise des spécialistes. Ils contactent des types qui ont des spécialités sur le plan militaire et les engagent en douce. Il y en a comme le chef de la Police de Los Angeles, Daryl Gates, qui a été, je pense, un agent spécial toute sa vie – et nous pourrons revenir là dessus plus tard si vous le souhaitez. D'autres sont juste des employés sous contrat mais ils se font eux-mêmes un lavage de cerveau. Et il est facile de croire – c'est l'un des pires vices de l'homme – que si vous faites autant d'argent et si vous avez du pouvoir, c'est pour une bonne cause. Donc, il y a une sorte d'illusion dans cela, mais c'est une illusion qui devient extrêmement perverse lorsque vous essayez de vous y raccrocher.

Et l'intérêt est que, avec 250 milliards de dollars par an dans des mouvements illégaux d'argent sale, blanchi dans l'économie américaine, cet argent profite à Wall Street.

Le modèle économique est le même que celui qui a toujours existé pour l'élite dirigeante : utiliser l'argent des pauvres pour leur voler leur terre. On pousse les pauvres à acheter de la drogue, avec leur argent ; on prend leur argent pour faire entrer davantage de drogues, ce qui détruit la valeur de leurs biens et ensuite on les vole de nouveau.

Le type qui va acheter la maison au prix le plus bas, comment est-il réellement lié à la CIA qui fait venir de la drogue du Nicaragua ? Certains diraient que c'est une version simplifiée d'une théorie du complot. Que répondriez-vous à ces gens ?

Tout cela peut être étayé par des documents, tout cela peut être prouvé, ce ne sont pas des suppositions. Nous pouvons suivre la trace de cet argent sans difficulté ; c'est très facile. C'est l'une des raisons pour laquelle nous passons pour être si dangereux à *From The Wilderness*, parce qu'il ne s'agit pas de suppositions. Le type qui s'occupait de la rotonde du train qui roulait vers Auschwitz savait-il ce qui se passait dans les douches ? Je ne veux pas entrer dans ce débat mais cela faisait partie du système qui a produit le même résultat. Et ce que l'on retrouve sans cesse – l'une des choses dont nous reparlerons, je pense, dans *From The Wilderness* et sur laquelle j'ai lu d'excellents travaux de recherche – c'est que l'un des plus gros investisseurs finançant les locaux destinés à plusieurs familles et les emprunts-logement de l'HUD est l'Université d'Harvard. C'est une gigantesque société commerciale qui entretient de nombreux liens avec le crime organisé. Et bien, vous prenez de grosses sociétés comme Harvard ou des sociétés d'investissement apparentées qui se révèlent aussi être d'importants donateurs, et elles découvrent qu'il y a 200 maisons sur le marché pour une bouchée de pain : elles ne se demandent pas pourquoi, elles se contentent d'aligner l'ar-



Quelle est la nature de notre organe gouvernemental qui est pris dans ce système ? A quelle époque vivons-nous ?
Et bien c'est l'Empire romain. C'est l'Empire romain avant sa chute. Aucun doute. J'ai beaucoup écrit dans *From The Wilderness* et nous avions raison… nous parlons d'une chose que l'on appelle un plan. Vous est-il déjà arrivé quand vous lisiez un plan – vous essayez de vous rendre à une soirée ou dans un endroit où vous n'êtes jamais allés auparavant – de suivre ce plan, de le lire et de voir que, d'après ce plan, vous êtes censé être à l'intersection de la 34ème rue et du Main, de lever les yeux et de constater que vous êtes bien à cet endroit. Vous vous sentez bien.
Mais si vous levez les yeux et constatez que vous êtes à l'intersection de la 5ème avenue et de Broadway, vous ressentez au fond de vous un malaise. Tout le monde, à peu près partout dans le monde, se sert d'un plan erroné. *From The Wilderness* possède un plan exact vu que nous avons réussi à prédire ce qui va arriver ; nous pouvons l'expliquer et y trouver un sens.
Le plan que nous suivons – et c'est là que je suis complètement d'accord avec le journal parisien *Le Monde*, formidable publication qui est sur le point de nous apporter un bon petit soutien en septembre 2000 – c'est que le crime organisé est probablement en ce moment la force lubrifiante de toute l'économie mondiale. Un billion de dollars par an, voilà à combien s'élève l'argent du crime organisé. Ce billion de dollars annuel est de l'argent liquide et si vous pensez à l'argent – l'argent sale, l'argent de la drogue – comme à de l'eau, qui est fluide, il peut s'écouler très rapidement d'un point A vers un point B. Et sur les marchés mondiaux, l'endroit où vous mettez de l'argent est l'endroit où vous contrôlez l'économie. Vous contrôlez les marchés. Vous contrôlez les banques. Vous contrôlez les taux d'intérêt. L'argent de la drogue circule très vite. L'argent qui n'est pas de l'argent sale doit se soumettre à des règles et aux systèmes bancaires. Il doit subir une imposition. On suit sa trace. Les avocats le suivent. Cet argent circule aussi lentement qu'une tortue. Ainsi, ceux qui ont accès aux capitaux les meilleur marché gagnent toujours. C'est pourquoi, si vous ne jouez pas avec l'argent de la drogue dans l'économie mondiale aujourd'hui, vous ne pouvez pas jouer du tout. C'est pourquoi, comme nous l'avons montré, l'argent de la drogue allait directement dans la campagne présidentielle de Al Gore. Pourquoi ? Parce que les Républicains, en remontant jusqu'à Reagan, utilisaient l'argent de la drogue, et c'est comme cela qu'ils ont fait élire Reagan – avec Bill Casey. Si vous ne jouez pas de cette façon, vous ne pouvez pas jouer du tout. Mais l'analogie que j'utilise est celle d'un serpent qui se mord la queue : tôt ou tard, cela doit s'arrêter.
L'économie a connu une énorme baisse en 1997 lorsque les économies asiatiques se sont effondrées et que le monde entier a retenu son souffle, attendant que les marchés américains subissent le même sort. Et bien, ce ne fut pas le cas. Mais savez-vous pourquoi ? Parce que nous sommes entrés en guerre contre le Kosovo. Nous avons fait sauter des ponts, des raffineries et des usines valant plusieurs centaines de milliards de dollars.

L'UCK contrôle 77 pour cent de l'héroïne qui entre en Europe occidentale.

Nous n'avons pas été aussi regardants vis-à-vis de cet argent. Les entreprises américaines ont décroché tous ces nouveaux contrats pour reconstruire les raffineries, les ponts et l'économie fut sauvée.
Aujourd'hui, nous partons en guerre en Colombie – nous comptons déjà des morts et des blessés – mais ce n'est pas envisageable parce que la Colombie est, et deviendra, un autre Vietnam. Et l'Amérique du Sud dit déjà : « Hors de question d'aller là-bas ».
Par conséquent, je pense que nous sommes à deux doigts de connaître de très grands bouleversements économiques dans l'économie américaine qui sont indispensables, parce que ce système ne peut pas durer. La façon dont je vois les choses, ça ressemble beaucoup à ce qui s'est passé à Rome. Et je prévois de grands changements pour très bientôt.

De toute évidence, vous diffusez des informations dans l'intention que les gens prennent conscience de la situation et procèdent à un changement. Que pensez-vous lorsque l'Américain moyen dit, « Pourquoi les principaux médias ne nous en parlent-ils pas et, si c'est vrai, alors cela doit cesser » ? Que répondez-vous à cela ?
Pour ce qui est des médias, c'est très simple. Tout d'abord, regardez ce qui vient de se passer avec AOL et Time Warner qui détiennent CNN. Dans *From The Wilderness,* nous avons prouvé que CNN a perdu un procès sur l'utilisation du gaz sarin pendant la guerre du Vietnam. Les procès sont allés à leur terme et l'ancien producteur, April Oliver, a acheté une maison avec 6 chambres. Je veux dire, CNN ne peut pas se permettre de dire la vérité parce que ce qu'il s'est passé lorsqu'ils ont essayé de dire la vérité, c'est qu'Henry Kissinger et Colin Powell ont décroché leur téléphone et ont fichu une sacrée frousse à Ted Turner en menaçant la valeur de ses titres à Wall Street.
Il est très intéressant de noter que l'une des sociétés que j'accuse de blanchir les recettes de la drogue – General Electric – s'avère détenir NBC. Or, tout le monde sait que GE apporte des choses positives dans notre vie ; ils fabriquent des DVD, des magnétoscopes, des postes de télévision et des téléphones. Lorsque ceux qui détiennent l'argent de la drogue en Amérique du Sud disent qu'ils aimeraient acheter pour 100 millions de dollars de télévisions et de DVD, de façon à ce qu'un individu qui blanchit l'argent de la drogue en Colombie puisse ouvrir une chaîne de magasins hi-fi et légaliser cet argent, GE ne pose aucune question sur la provenance de cet argent. En fait, Wall Street n'est pas tenue de mentionner que l'on investit de l'argent sale.
Si vous et moi allons à la banque et retirons **10001 dollars** en liquide, la banque doit remplir un formulaire de transaction de change parce que vous pourriez chercher à blanchir de l'argent. GE peut accepter un chèque de 100 millions de dollars du plus gros trafiquant de drogue du monde et n'est tenue d'en faire état à personne. Mais avec ce que l'on appelle « le coefficient de capitalisation » sur leurs titres, un bénéfice net de cent millions de dollars pour GE en Amérique du Sud – chiffre qui a été atteint sans problème l'an dernier – équivaut, avec un coefficient de capitalisation de 30 contre 1, à une augmentation de trois milliards de dollars de la valeur du capital de GE. Ainsi, nous vivons dans une immense bulle inflationniste et **aucun**







des principaux médias de ce pays – qui sont tous des compagnies nationalisées craignant un rachat et essayant de maximiser les profits – ne peut se permettre de dire la vérité. C'est pourquoi nous voyons de vastes opportunités s'offrir à des petites organisations telles que *From The Wilderness* et pour vous aussi, les gars, et pour tous les autres qui arrivent aujourd'hui – parce que ce que nous propageons, c'est la vérité et ce que nous découvrons, c'est que la vérité se vend bien !

Et Solzhenitsyn dit que les hommes, afin de faire le mal, doivent d'abord croire que ce qu'ils font est bien, sinon ils ne peuvent pas le faire.

Très bien parlé ! Maintenant voici la seconde partie de la question. Que sera, selon vous, la réaction du peuple américain lorsqu'une masse critique de gens assimilera réellement ces informations de façon rationnelle ?

Il va y avoir beaucoup de gémissements et de grincements de dents. Je présente cela de plusieurs façons. L'Amérique est désespérément dépendante de son consumérisme et aveuglée par le fait que toutes les bonnes choses dont nous profitons dans notre vie, nous les obtenons au prix du travail des esclaves en Indonésie, au Timor oriental et partout dans le monde. Mais cela nous échappe – de la même façon qu'un homme ivre sur le tabouret d'un bar ne voit pas qu'il est ivre. Les alcooliques n'arrêtent pas de boire parce qu'ils ne savent pas quand s'arrêter, ni comment.

J'ai coutume de prendre deux modèles pour décrire ce qui se passe dans la culture américaine. Le premier, c'est que nous sommes comme dans une famille où le père brutalise la cadette et où tout le reste de la famille se met d'accord dans une conspiration du silence pour que la cadette serve de bouc émissaire, parce qu'ils redoutent ce qui va arriver à leur famille s'ils parlent ou, encore pire, ils se disent « Oh mon dieu, il va s'en prendre à moi ». L'Amérique fonctionne beaucoup de cette façon.

Mais l'autre façon dont je vois les choses c'est que nous devons démolir la base du système. Il va falloir que quelque chose se brise – il va falloir que quelque chose déstabilise cet équilibre avant même que les gens ne commencent à regarder ce qui se passe. Oui, nous avons fait d'énormes progrès au cours de ces cinq dernières années parce qu'il y a une réelle demande pour des informations exactes, mais quant à atteindre la vaste majorité des Américains, il faudra que quelque chose les fasse tomber de leur tabouret de bar !

C'est bien. Comment définiriez-vous notre « démocratie », ce système bipartite ? Y-a-t-il une quelconque vérité à dire que nous élisons nos dirigeants ?

Non. C'est une plaisanterie. Il y a deux extrémités d'un même parti. Il y a deux factions. Il y a ce que j'aime appeler une faction Clinton – même s'il n'est plus président – et une faction Bush. Mais ils sont comme les Genovese et les Gambino. Si je dois être le commerçant qui va se faire agresser, peu m'importe que ce soit un Gambino ou un Genovese qui me mette un revolver sous le nez et me vole mon argent. Nous rationalisons ceci en disant, « Et bien, ils maintiennent la bonne marche de l'économie, etc., etc. ». C'est refuser d'y voir clair.

Mais personne dans le système politique américain n'a le droit de s'élever jusqu'au niveau où l'on peut devenir un candidat sérieux à la Maison Blanche, à moins d'être déjà compromis.

Je le sais ; j'y ai été. J'ai été le porte-parole auprès de la presse lors de la campagne présidentielle de Perot dans le comté de Los Angeles en 1992. Je connaissais déjà Ross Perot – nous avions parlé de sujets tels que les prisonniers de guerre, la CIA et la drogue – et ce que j'ai découvert, c'est ce millionnaire qui prenait mes intérêts très à cœur. Et ce que j'ai constaté, c'est que Ross n'avait pas la moindre intention de gagner ; tout était déjà prévu dès 1992. Je ne pense pas que nous ayons eu une élection correcte dans ce pays depuis John Kennedy, et encore, alors…

Pouvez-vous expliquer certaines des aventures ou mésaventures politiques qui ont amené la CIA sous les feux de la rampe par rapport au trafic de drogue ?

Et bien, si vous remontez le cours de l'histoire, la CIA n'opère réellement en Amérique centrale que depuis la deuxième guerre mondiale. Je veux dire que cette agence était là-bas, même avant d'être la CIA, avec *United Fruit* et tous les grands propriétaires terriens d'Amérique centrale. En 1979, Anastasio Samosa, le dictateur du Nicaragua, a été renversé par le mouvement de Sandino – les Sandinistes. C'était un mouvement « marxiste » et Ronald Reagan a mobilisé le pays pour conjurer cette menace supposée d'impérialisme communiste aux portes de l'Amérique. Il y avait un tas de choses à faire et le Congrès ne voulait pas vraiment s'y impliquer à fond. Le Congrès vota des amendements au *Military Appropriations Act*. On les connaît sous le nom d'Amendements *Boland* et je crois qu'ils ont été votés pour la première fois en 1981 puis de nouveau en 1984 ; c'était les Amendements Boland 1 et 2, qui limitaient l'aide militaire directe apportée aux Contras, ceux qui combattaient les Sandinistes.

Et ainsi la CIA, Ronald Reagan, Bill Casey et George Bush (le vice-président) dirigeaient toute l'opération ; aujourd'hui, nous le savons. Ils ont détourné la volonté du Congrès et il y a eu cette explosion de trafic de drogue dans toute l'Amérique centrale, coordonnée par la CIA. Et nous possédons aujourd'hui les propres documents de la CIA et je pourrai vous en montrer un tout à l'heure. C'est le Volume 2 du rapport 1998 de l'inspecteur général de la CIA dans lequel, selon ses propres termes, la CIA admet que sur les 58 groupes de Contras reconnus, 58 étaient impliqués dans le trafic de drogue. Et que la CIA faisait affaire avec eux ; elle protégeait six trafiquants, veillant à ce qu'ils n'aillent pas en prison. Un gars faisant passer quatre tonnes de cocaïne par mois utilisait un compte en banque



ouvert par l'employé de la Maison Blanche Oliver North. D'autres agents de la CIA se sont fait attraper alors qu'ils faisaient passer 200 kilos en une seule fois – 200 kilos, ce n'est pas pour un usage personnel – et ils ont dit, « Et bien, je ne peux pas vous révéler ce que je suis en train de faire parce que je le fais pour le Conseil national de sécurité » – c'est l'organe de la Maison Blanche qui supervise la CIA. Ainsi nous avons assisté à cette gigantesque explosion.

Ce que j'affirme dans mes conférences c'est que, du milieu à la fin des années 1970, nous, Américains – ceux d'entre nous qui sont assez vieux pour s'en souvenir – avons eu affaire aux cartels mais pas aux cartels de la drogue, nous avons eu affaire aux cartels du pétrole. Nous avons connu une crise pétrolière qui a pratiquement paralysé l'économie américaine. On a bénéficié de pétrole très bon marché que nous avons acquis, en un certain sens, en exploitant d'autres pays. Et bien, ensuite nous avons eu les cartels de la cocaïne et nous sommes passés de 40-50 **tonnes métriques** par an à 600. Et cet argent a transité par Wall Street et est devenu, en fait, le capital qui a remplacé le pétrole dans l'économie américaine.

Comment définissez-vous le vrai gouvernement de ce monde ? Est-il national ou international ?

Et bien, je pense qu'on peut en retrouver une partie. Certaines personnes parlent de ce que l'on appelle les Illuminati. Je n'ai jamais rencontré d'Illuminati. Lorsque des gens se mettent à me parler de la Commission Trilatérale, du Conseil sur les Relations Etrangères et des Bilderbergers – ce sont des groupes de personnes facilement reconnaissables qui sont les riches les plus fortunés de ce monde. Et nous trouvons là les Rothschild et il y a dans le monde des groupes de riches qui sont si puissants que les mouvements politiques n'osent pas s'y attaquer. Et oui, ils servent en fait de guide invisible. Je n'ai pas encore vu la personne – je ne pense pas qu'il y ait un Monsieur je ne sais quoi comme dans le Magicien d'Oz, qui tire les ficelles – qui est à l'origine de tous les maux. Je n'ai pas encore trouvé quelqu'un qui, si on le tuait, emporterait tous les maux avec lui.

Je souhaite parler un peu de Clinton parce que c'est incroyable de voir que la plupart des gens ne comprennent même pas l'histoire de Mena. N'est-il pas le dernier homme politique du millénaire et pouvez-nous un peu nous dire qui il est vraiment ?

Bill Clinton… Et bien, tout d'abord, l'histoire de la cocaïne de la CIA à Mena, dans l'Arkansas, s'est déroulée sous ses yeux. Une fois encore, on peut le prouver ; le *Wall Street Journal* en a parlé. Le *New York Times* a parlé de certains aspects de l'affaire. Gary Webb, dans son formidable livre *Dark Alliance* [L'Alliance secrète], a présenté des documents montrant que les contrats de la CIA à l'aéroport de Mena étaient négociés par le cabinet d'avocats Rose – le cabinet d'avocats d'Hillary. Une chose est sûre, Bill a trempé dans ce milieu. Mon article sur l'argent de la drogue des démocrates en a aussi parlé, montrant que, pendant le mandat de Clinton, la CIA a canalisé de l'argent vers le parti démocrate.

Bill Clinton est un gars qui est arrivé avec l'ambition impérieuse de devenir Président. Il était prêt à faire n'importe quoi pour être Président. Et il a fait n'importe quoi pour devenir Président. C'est un pauvre combattant des rues, minable, vicieux et sans pitié. C'est vrai qu'il a connu des débuts modestes ; sa mère était infirmière, c'était un milieu où l'on buvait, son père est mort dans un accident de voiture. Certaines personnes ont supposé que son vrai père pourrait être Winthrop Rockefeller – qui sait ? Mais ce n'est pas un gars qui est arrivé avec la facilité naturelle d'un George W. Bush, 4ème génération, vous savez, le genre de gars qui n'a jamais été obligé de livrer un vrai combat dans sa vie. Et personnellement je crois que, face à face, même s'ils sont à égalité sur le plan politique, la faction Clinton l'emporterait à chaque fois sur la faction Bush – si ce n'est que la faction Bush a simplement beaucoup plus d'argent !

Clinton a joué le jeu qu'il devait jouer. Je crois fermement que Bill Clinton était déjà en lien avec la CIA quand il était à Oxford. Je pense que l'objet de son voyage à Moscou n'était pas de protester contre la guerre. Je pense qu'il était censé espionner les Américains. Il faisait ses armes. Et j'ai prouvé cela de façon détaillée, montrant comment Bill Clinton a réussi à éviter la procédure de *l'impeachment* en faisant du chantage, lui qui détenait la preuve dans les investigations de la CIA que Reagan et Bush faisaient le trafic de la cocaïne et tiraient les ficelles et que Bush y était directement impliqué ; et c'est là que nous trouvons tout cela – dans le volume 2 de ce rapport. Parallèlement à cela, l'article de Gary Webb parut en août 1996.

L'argent de la drogue transite toujours par Wall Street. Wall Street sent l'odeur de l'argent et ne se préoccupe pas de savoir d'où il vient ; ils fondent sur l'argent de la drogue.

On nous a promis toutes les investigations. [La parlementaire démocrate] Maxine Waters a saisi la balle au bond et faisait le tour du pays en protestant à grands cris contre la CIA et la cocaïne. En mars 1998, le président de la Réserve Fédérale, Alan Greenspan, a fait à pied le tour de South Central et Maxine a reçu une subvention de 300 millions de dollars. Puis, en mai, Maxine Waters a reçu une lettre qui sentait la poudre du Ministre de la Justice sous Reagan, William French Smith, adressée à Bill Casey qui disait que la CIA n'était plus tenue de rapporter le trafic de drogue auquel se livraient ses agents ! C'est écrit noir sur blanc ! Ensuite, en octobre 1998, l'inspecteur général de la CIA Frederick Hitz a publié un rapport… bon, en réalité, il ne l'a pas publié ; il avait terminé un rapport dès le mois de mai ou juin 1998 et il avait été classé top-secret ; et c'était au directeur de la CIA Georges Tenet de le rayer de la liste des documents secrets pour le divulguer au public. Or, George Tenet travaille pour Bill Clinton. Bill Clinton nomme le chef de la CIA. Le chef de la CIA suit les ordres de Clinton. Ce rapport – ce fameux rapport de la CIA qui démolit complètement George Bush – est un document public ; vous pouvez le consulter à partir de mon site Internet copvcia.com et je possède ces extraits que je vends. Il a été rendu public le 8 octobre 1998, une heure après que la commission Henry Hide de la magistrature eut décidé de lancer la procédure *d'impeachment* contre Bill Clinton. Bill Clinton décrocha son téléphone et dit : « Ils vont lancer la procédure *d'impeachment* contre moi ? George Tenet, veuillez divulguer le rapport qui coule George Bush ; on va voir jusqu'où ils sont prêts à aller. » Clic. Maxine Waters cessa d'hurler à propos de la CIA et de la drogue et elle se mit à soutenir Bill Clinton.

Or, les faits intéressants qu'ont révélé mes investigations, c'est que l'une des personnes qui a aidé à négocier le fameux mémorandum sulfureux était un gars du Ministère de la Justice nommé Ken Starr. C'est celui qui poursuivait Clinton en justice ! Clinton faisait chanter les Républicains. Les deux camps jouaient au même jeu et voilà en gros ce qu'a dit Clinton : « Vous voulez me faire tomber ? Je vais renverser tout le gouvernement ! » J'ai eu six visites sur mon site Internet le 11 février 1999, jour où le Sénat jugeait Bill Clinton. Ils lisaient mes histoires sur l'épisode de *l'impeachment* et c'est là que

toute l'histoire s'est effondrée.

Mais personne dans le système politique américain n'a le droit de s'élever jusqu'au niveau où l'on peut devenir un candidat sérieux à la Maison Blanche, à moins d'être déjà compromis.

Que diriez-vous aux jeunes aujourd'hui ? Devons-nous être des guérilleros ? Une fois que nous avons compris ce que vous dites, que devons-nous faire ?

Suivez l'argent. Comprenez comment fonctionne l'argent. Si vous sentez, dans un coin de votre corps, dans un coin de votre âme, que quelque chose cloche, vous avez probablement raison. Quelque chose cloche. J'ai grandi dans les années 50 et 60 et, vous savez, on aimait à remettre l'autorité en question.

Remettez l'autorité en question ; n'acceptez pas le contrôle de l'esprit que l'on vous impose ; refusez-le, un point c'est tout !

Avec la Colombie, expliquez-nous comment cette guerre est construite et comment elle est présentée dans la presse ?

Examinons d'abord la structure de la guerre en Colombie. Je pense qu'il est bien plus important de comprendre pourquoi la Colombie est comparable au Vietnam. Il existe tant de similitudes entre la Colombie et le Vietnam. Tout d'abord, en Colombie, ce sera un conflit étendu à la région, comme ce fut le cas au Vietnam. La guerre du Vietnam ne s'est pas limitée au Vietnam ; elle a concerné le Vietnam du Nord, le Vietnam du Sud, le Cambodge, le Laos, la Thaïlande, l'île de Guam, la Chine, toute la région environnante. Et le conflit colombien touchera la Colombie, le Vénézuela, le Pérou, la Bolivie, l'Equateur, le Panama, peut-être même le Mexique, certainement Puerto Rico. Nous avons admis que nous entrions en scène pour envahir ou intervenir au Puerto Rico. Actuellement, les Marines s'entraînent et ils ont atterri sur les plages colombiennes. Cela, on ne vous l'a pas dit. L'une des raisons pour lesquelles la Colombie est comparable au Vietnam c'est parce que nous avons déjà environ 300 conseillers des Forces Spéciales des Bérets Verts sur le terrain, formant les troupes colombiennes, mais nous avons peut-être entre 500 et 1000 anciens – et j'utilise ce terme de façon vraiment impropre – membres des Forces Spéciales de la CIA, supposés avoir pris leur retraite de l'armée de l'armée et travaillant aujourd'hui pour deux sociétés commerciales : Dyncorp et MPRI. Et ils sont en Colombie en tant que « conseillers civils » mais ils partent pour des missions de combat. Ils pilotent des avions, ils tirent, ils se font tirer dessus. Nous avons déjà eu des victimes parmi le personnel de l'Armée. Il y a un an environ, un de nos avions militaires a été abattu par un SAM [missile sol-air].

Nous avons de grosses sociétés d'investissement comme celle de Nicholas Brady, Darby Investments. Nicholas Brady était le ministre des Finances de George Bush. Il vient de fonder une société en nom collectif d'un milliard de dollars avec un groupe appelé *Corfinsura*, basé à Medellin, en Colombie, pour construire des routes et des barrages. Et c'est exactement ce qui s'est passé au Vietnam avec de grosses sociétés, comme *Brown & Root* qui est allée construire Cam Ranh Bay, réalisant un bénéfice de plusieurs milliards de dollars. Alors nous y allons pour les plumer. Voyez-vous, depuis vingt ou trente ans maintenant, l'argent de la drogue s'est accumulé en Colombie. Des capitaux s'élevant à plusieurs billions de dollars se sont accumulés et sont devenus une menace pour le contrôle de Wall Street, c'est pourquoi il nous faut y aller et faire sauter le pays pour reprendre l'argent afin de s'assurer qu'il ne devienne pas puissant.

Le Venezuela n'est pas du tout d'accord avec cela, tout comme le Cambodge par rapport à la guerre du Vietnam, ainsi que le Laos. Le président Hugo Chavez refuse que les avions américains survolent son pays, et bien nous allons saboter l'économie vénézuélienne ! Cela va nous entraîner dans un conflit hémisphérique tout comme le Vietnam.

Voici la différence. Dans le cas du Vietnam, on nous a dit qu'on y allait pour combattre les mauvais communistes. Et bien, il ne reste plus de bêtes noires communistes. Enfin, il y a bien la Chine mais elle ne représente pas une réelle menace militaire tant qu'on n'est pas d'extrême droite et que l'on n'a pas un besoin impérieux de lithium. Mais ce qui se passe c'est qu'on nous dit que nous allons combattre les mauvais seigneurs de la drogue. Et bien, même maintenant, la presse américaine a du mal à vendre cela aux Américains. Et même maintenant, dans le courant de la première ou de la seconde semaine de septembre 2000, nous commençons à voir le nombre de morts apparaître aux informations. C'est exactement comme au Vietnam, mais la presse a vraiment du mal à traiter le sujet. C'est le signe de la fin du voyage pour ce système. Il commence à s'écrouler en ce moment même. Mais ils présentent cela comme le Vietnam. Et je n'oublierai jamais les reportages du Vietnam tels qu'ils ont été présentés parce que c'était mes camarades de lycée qui étaient en train de mourir. Et cela y ressemble beaucoup en ce moment.

Dernière question. Quel est le pouvoir de l'argent ? En fin de compte, drogue signifie argent. Parlez-nous un peu de cela et de ce que cela implique pour les policiers ou l'ordre public.

Et bien, je pense que c'est le système tout entier qui est en cause. La plupart des policiers que l'on trouve dans la rue ne sont pas ce que j'appellerais des libres-penseurs novateurs. Ils ne sont pas du genre à voir leur position comme une occasion de se mettre dans l'illégalité et à s'y mettre de leur propre initiative. Il faut qu'ils sentent ou qu'ils voient que cela se passe dans un milieu qui leur permet de s'en tirer à bon compte. Ainsi, nous voyons la corruption à l'œuvre dans toute la société. Lorsque l'argent de la drogue file directement à Wall Street – et bien, pourquoi pas, vous savez, si vous êtes flic…

Traduction : Christèle Guinot

A propos de l'intervieweur :

Guerilla News Network (GNN) a interviewé Mike Ruppert lors du 2ème Symposium sur la Drogue et la CIA, qui s'est tenu à Los Angeles le 23 septembre 2000. GNN est un organe de presse clandestin basé à New York, avec des studios de production à Berkeley, en Californie. Sa mission consiste à « présenter aux gens les grandes questions internationales via des programmes indépendants sur Internet et à la télévision ». Visitez le site Internet de GNN à l'adresse www.guerillanews.com.

A propos de l'interviewé :

Michael C. Ruppert, ancien officier de la police de Los Angeles, édite le bulletin d'information From The Wilderness [Depuis la jungle]. Son article, « Bush-Cheney, l'Empire de la Drogue » a été publié dans NEXUS 14 (mai-juin 2001). Vous pouvez le contacter à l'adresse suivante : PO Box 6061-350, Sherman Oaks, CA 91413, Etats-Unis, tél : +1 (818) 788 8791, fax : +1 (818) 981 2847, e-mail : mruppert@copvcia.com. Visitez son site Internet à l'adresse www.copvcia.com.